

T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER TABAC DE QUININE
ET
LE GRAND TONIC RENFORCISANT-JOUR

FEUILLETON de CANARD
LES TRIOS
DES
CHENIZELLES

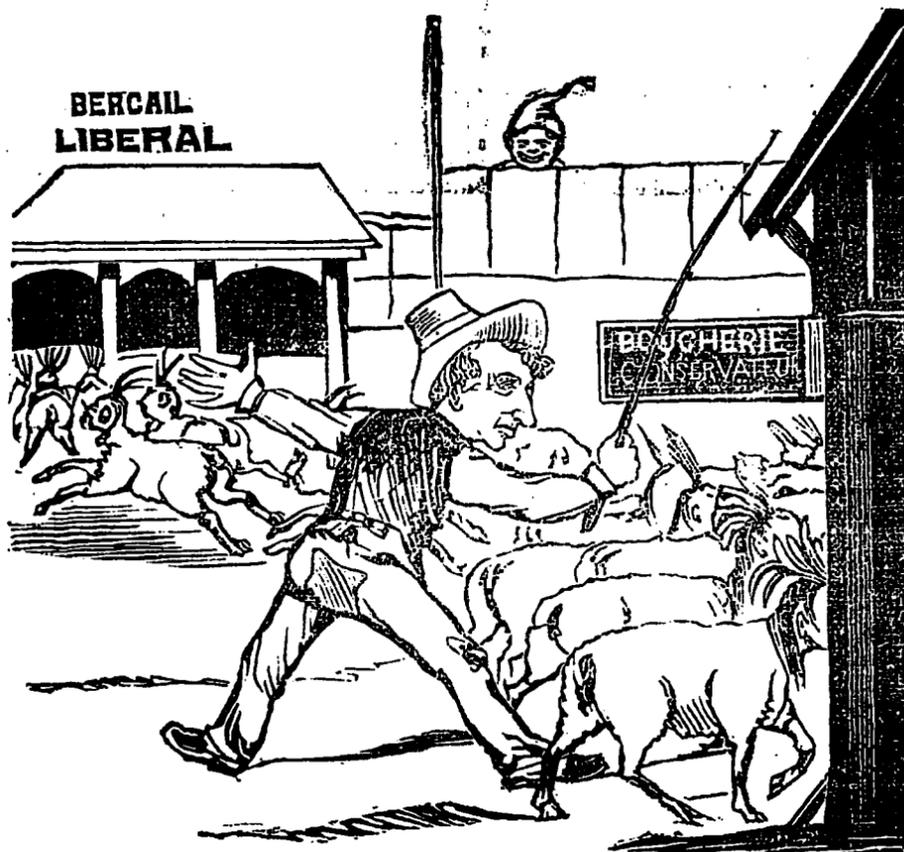
(Suite.)

M^{me} Loncle ne cherchait pas, comme le pauvre maître de musique, à étouffer ses chagrins par les mélodies domestiques de Madyn; elle se jetait avec courage dans la lecture de Beethoven: elle allait trouver le génie souffrant. Dans l'analyse de cette grande œuvre tourmentée, elle trouvait un esprit frère. En jouant Beethoven, elle n'avait plus de mari; elle vivait ailleurs que sur la terre; son isolement était changé en demeures célestes peignées d'aubes à la voix séraphique.

M. Loncle rentra deux heures après sa sortie, et fut tout étonné de trouver sa femme et le maître de musique ayant oublié, dans l'étude du grand compositeur, que la séance durait beaucoup plus longtemps que de coutume. En voyant entrer son mari, M^{me} Loncle devint rouge, et ses doigts s'arrêtèrent sur les touches de piano. Le maître de musique, sentant qu'il causait quelque gêne dans la maison, se leva, salua gauchement et sortit avec sa boîte à violon toute désordonnée à l'intérieur, car il n'avait pas apporté les soins habituels à l'arrangement de son instrument.

M. Loncle s'arrêta devant sa femme, laissa échapper une exclamation qui promettait un long discours et apaisa ses transports intérieurs en se promenant à grands pas dans le salon. Il aperçut le carnet de sa femme qui était sur la petite table à ouvrage, l'ouvrit, s'assura que rien n'était écrit et dit:

—Avais je raison ce matin d'être jaloux de la musique?
M^{me} Loncle ne répondit pas.



Les moutons à peaux rouges des Six Nations ne se dirigent pas absolument du côté on voudrait les conduire Johnny.

—Maintenant, dit-il, je ne suis plus jaloux de la musique.
—Et vous avez raison, monsieur.
—Je suis jaloux du musicien.
M^{me} Loncle haussa les épaules.
—Il ne fallait pas sortir, monsieur.
—Eh! madame, je ne pensais pas que le mercredi ce M. Trude vient ici; vous ne me l'avez pas dit.
—Je l'avais oublié également.
—Oh! dit M. Loncle, il vient aussi le lundi; le samedi il vient encore avec M. Charles; bientôt il viendra tous les jours, et peut-être deux fois par jour.
—C'est bien, monsieur; je ne ferai plus de musique à l'avenir.
En disant cela, M^{me} Loncle se mit devant sa table et écrivit au musicien:
"Monsieur, d'après les conseils de mon médecin, je renonce pour quelques mois à la musique, qui agit trop vivement sur mes nerfs; mais j'espère que l'hiver prochain j'aurai le plaisir de continuer nos duos et de recevoir vos conseils."

—Monsieur, dit-elle, veuillez envoyer à M. Trude ce qu'on lui doit pour le mois passé et celui-ci qui est écoté, en même temps que cette lettre.
M. Loncle prit la lettre, la lut et la jeta au feu.
—Mais, mon amie, tu t'exagères mes intentions; tu ne comprends donc pas la portée de mes paroles? Veux-tu faire de la musique tous les jours? Je ne demande pas mieux.
M^{me} Loncle ne répondit pas.
—Faut-il prier M. Trude de venir ce soir à la maison? Tu ne dis rien. Que veux-tu de plus? J'ai eu tort, j'en conviens; mais tu sais combien je t'aime et combien je désire te rendre heureuse.
—Jaloux d'un musicien! s'écria M^{me} Loncle.
—Là, c'est une folie de ma part; comment pourrait-on être jaloux du pauvre M. Trude, un honnête garçon, je le sais, qui ne songe guère à faire à cour aux femmes?... Ah! je te laisserais bien trois jours avec lui, le

pauvre homme! Il n'entend guère malice à l'amour. Je m'y couvais en séducteur, dit M. Loncle, qui avait quelquefois la manie de raconter à sa femme ses promesses de jeune homme. Il n'a pas la coquetterie voulue, le pauvre M. Trude, et je crois qu'une femme lui ferait des avances qu'il n'y comprendrait rien.
—A quoi bon me parler de cela? dit M^{me} Loncle. Que m'importe si mon maître de musique est un séducteur ou non? Il vient ici pour me donner des leçons d'accompagnement, et je n'ai pas à m'inquiéter de plus.
Allons, la paix est faite, dit M. Loncle, n'est-ce pas, madame? Ce qui m'a fâché sur le moment, c'est que je revenais du dehors avec l'espoir de trouver au moins deux pages de ce journal que je brûle de lire.
—Eh! monsieur, je n'ai rien à écrire aujourd'hui que votre arrivée désagréable.
—Oh! que tu me rends heureux! s'écria M. Loncle; voilà une nouvelle voie ouverte: oui, corrige moi, indi-

que-moi mes défauts; cette idée me plaît. Je ne me fâcherai pas des plus grandes duretés; dévoile-moi à moi-même! tu me diras quand j'ai été inconvenant, quand j'ai paru ennuyé, et j'en aierai de devenir meilleur. La bonne idée! avec tes conseils et tes douces réprimandes, je vais devenir un être parfait. Pourquoi n'avons-nous pas songé à ce journal-là la première année de notre mariage? Peut-être aurais-je évité de te froisser bien souvent. Ma petite femme, voilà un nouvel avenir qui s'ouvre pour nous plein de bonheur. Mais surtout ne cache rien, ni mes vices, ni mes défauts, ne crains pas de les accuser avec sincérité; j'y verrai, au contraire, une preuve de ton amour. Ah! si tous les maris agissaient ainsi, il n'y aurait pas tant de mauvais ménages.

M. Loncle parla longtemps de la sorte, sans se douter que sa femme n'entendait pas un mot de sa conversation: elle était arrivée devant son mari à avoir le regard attentif et l'oreille morte. Elle paraissait écouter avec la plus grande attention et n'entendait que des souvenirs musicaux. La voix bourgeoise de M. Loncle était étouffée sous les voix harmonieuses de Mozart, de Haydn et de Beethoven.

M. Montbazin revint à quatre jours de là, ainsi qu'il l'avait promis. Dès qu'on entendit son pas dans l'antichambre, il se fit un échange de regards subtils entre nous trois. C'était comme une consultation muette pour savoir si le trio allait se continuer; mais M^{me} Loncle nous fit, des yeux, la prière de rester. M. Montbazin se confondit en politesses exagérées et jura que c'était la plus grande joie qu'on pouvait lui faire de l'exécuter quelques trios en sa présence. Il s'offrit même pour tourner les pages de la partie du piano, ce dont il n'était nullement besoin. Au lieu de se placer près du feu et de causer avec M. Loncle, il alla se poster derrière la chaise de M. Trude et suivait sa partie, armé d'une longue languette de campagne qui tenait plutôt de la lunette d'approche.

Je faisais face à mon maître de musique, et jamais je ne fus aussi gêné qu'à cette soirée, ne pouvant m'habituer à la longue personne de M. Montbazin regardant de la musique avec sa longue languette. Il avait la figure froide et adéquate; je craignais cet homme; mais par la raison que je le craignais, j'avais mille fois de violentes attaques de rire intérieur qui me faisaient souffrir par la retenue. Je mordais mes lèvres avec mes dents, et je ne jouais plus, tant mon corps était crispé par le rire qui agaçait mes nerfs. De temps en temps je faisais une petite note au